Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 7 (1869)
Heft: 10

Artikel: Coumin on étranlié les baûx
Autor: A. C.-D.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180351

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

la prononciation patoise et primitive, qu'on retrouve l'étymologie de la plupart de nos noms locaux, que les savants vont quelquefois chercher à grande peine dans les langues d'Homère et de Cicéron.

L. Reymond.

Une leçon d'équitation.

Episode d'une revue à Morges.

C'était au temps des fusils lisses,
Deux brillants cavaliers, gloires de nos milices,
Commandaient la revue. On était au repos
Et des groupes joyeux entouraient les faisceaux.
Le soleil était chaud et sous le ciel superbe,
Nos troupiers fatigués se délassaient sur l'herbe;
Tandis que les mamans, les femmes ou les sœurs
Ouvraient joyeusement les paniers aux douceurs!

Suivons nos officiers qui trottent côte à côte
Et s'en vont demander au généreux La Côte,
A cet ami si doux qu'en Vaudois nous aimons,
La force, la vigueur, qui manque à leurs poumons.
L'un était commandant et l'autre était tout franges;
Le premier, homme noir, aux sourires étranges,
Dont la moustache était comme des fils d'acier,
Me parut en ce jour le type du guerrier.
Le major, blond, bien fait et grand de stature
Avait le regard fier et portait le front haut,
Il conduisait si bien sa fougueuse monture
Que chacun l'admirait et disait : Qu'il est beau!
Tout mouillés de sueur, tout couverts de poussière,
Nos cavaliers font halte et mettent pied à terre.
Ils entrent au stand et laissent leurs chevaux
Blancs d'écume piaffer, gardés par deux prévôts.
Vingt minutes après ils sortent l'œil en flamme
Restaurés. Le major mettait toute son âme
A clairement prouver à son supérieur
Qu'un parfait écuyer qui monte sans frayeur
Doit avoir le corps droit et d'aplomb sur la selle.....
Oh! je vous laisse bien votre mode nouvelle,
Reprit le commandant; pour moi je la combats
Et je veux en cela éviter, des soldats
L'aspect de pieux plantés que l'école allemande
Voudrait nous octroyer. Or, je vous le demande,
Quoi de plus dégagé, quoi de plus gracieux,
Que de suivre du corps les pas capricieux
D'un cheval bien dressé? S'incliner en cadence
N'est-ce pas là, major, la suprême élégance?
Un officier surtout, quand le coursier bondit
Doit conserver son corps savamment arrondi;
Cela donne cet air d'assurance parfaite
Qui pour le chef est tout. . . . . .
. . . . . Le son de la trompette
Jetant aux peupliers un rappel éclatant,
Les rires des buveurs et le tambour battant,
Firent que je n'en pus entendre davantage
Et connaître en dernier ressort,
Qui, du noir commandant, ou bien du blond major
Avait remporté l'avantage.
. . . . . .
J'avais quinze ans alors et je puis bien vous dire
De ce grave débat, ce qui m'en est resté;
C'est que le commandant à l'étrange sourire
Avait un très grand tort: celui d'être voûté . . . .

Thermes de Lessus, février 1869. L. Croisier.

Coumin on étranlié les baûx.

Tot lou mondou cognai lou bon veladzou io les bordza interrant les taupés et les mulots tot vis por les punir dé lau ravâdzoûs. Les päysans dé sti veladzou sant ti tant por lau borsa, que rein ne chau dé lau mésons qué la foumare, et se n'avant pas poire de s'étoffa, ye boutzérant oncora lou perte dé la tzemena.

Portant, les dzouvenés dzens se décidant dé féré onna fita; mâ gâre les aragnés, in trovérant dais bin villiés. Cen que inquiétavé lou mé noutré bounés dzens, l'iré onna tièta d'herba que cressâ chu la corniche dé la tô dé l'église, à veint pi dé hiaut, et por la bounna façon, ye failliai féré disparétré la tièta, mâ coumeint?

Je sé trauvé pertôt dai malins coo per lou mondou; d'apri la proposechon dau Syndiquou, lou Conset-generat décidé : que les sougniaux audrant mettré duvé cordés vers les lliotzés, épu lés étatzi au cou dau baû dé coumon; lou quetalla tanquié à la corniche, metzi l'herba et lou vailé réparti!

Je failliai bin dau mondou car lou bolet l'iré pésant, mâ si trova prau mondou dé bouna volonta por quetalla lou bolet, l'afféré martza bin on momeint, car lou Syndicou criavé tot dzoiau : vouaiti va! lou bau comment cen l'ai va, ye trai dza la langua, du tot lien d'au tant que l'é benése!

L'hussier répond, ah! c'est que ye chen dza l'herba; mâ vouaidé-vo? ye lâ dai compliments, n'a pas prau fan; rédéquetala-lou, quand l'arait fan nous lou réquetalérint.

Dinche fut de, dinche fut fé; lou vailé réparti per lou plian pi! mâ! oh! malheur! lou baû l'iré bâ, peindeint que créiant que lou baû traisa la lengua por aspira l'herba, ye l'étranliavant, tot bounnament.

La fita fut rinvouia, et noutré zavarou régrettant adi lau bolet, à se bin qué l'herba que l'a fallu laissi chu la corniche dé la tô. A. C.-D.

A propos du passage du Simplon, voici ce qu'on lit dans le *Monde illustré* de Paris :

« Sous le régime de la voie terrestre, l'inconvénient de ces barrières (les Alpes) se faisait moins ressentir que le nouveau régime des voies ferrées. Les trois passages ouverts sur le Mont-Cenis, qui réunit l'Italie à la France, au centre le Simplon, et à l'Est, vers la Prusse, le Lukmanier, suffiraient au besoin des relations, etc. »

Le Lukmanier vers la Prusse! Décidément rien n'est impossible à ces journalistes parisiens. Sous leur plume magique, les fleuves changent de cours et les montagnes sont déplacées comme par enchantement. On se dirait au temps de Gargantua.

Les chercheurs de trésors.

II.

Huit jours plus tard, on vit arriver au village une troupe de cavaliers envoyés à la recherche des deux pèlerins. Ces cavaliers ayant appris qu'ils étaient morts tous deux, racontèrent aux paysans que le plus jeune des pèlerins, celui qui était mort dans l'ermitage, était ni plus ni moins la fille d'un des comtes les plus riches du pays. Ses parents ayant voulu la contraindre à épouser un seigneur qu'elle n'aimait point, elle avait pris la fuite avec un chevalier, peu fortuné il est vrai, mais pour lequel elle avait la plus tendre inclination. »

Ici finit l'histoire. Nous avions tous prêté l'oreille au récit du boulanger. Il fit, sur les quatre joueurs dont j'ai parlé, une